



HAL
open science

Socioterminologie et pragmatерminologie : rencontres et complémentarités

Valérie Delavigne, Dardo de Vecchi

► **To cite this version:**

Valérie Delavigne, Dardo de Vecchi. Socioterminologie et pragmatерminologie : rencontres et complémentarités. TOOTH. Terminologie & Ontologie: Théories et Applications, Christophe Roche, Jun 2016, Chambéry, France. pp.141-156. hal-03752696

HAL Id: hal-03752696

<https://hal.science/hal-03752696>

Submitted on 1 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Socioterminologie et pragmatérminologie : rencontres et complémentarités

Valérie Delavigne* & Dardo de Vecchi **

* Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3
CLESTIA EA 7345
75005 Paris

valerie.delavigne@sorbonne-nouvelle.fr

**Kedge Business School
Domaine de Luminy
13288 Marseille cedex 13
dardo.devecchi@kedgabs.com

Abstract. À l'heure de la dixième conférence TOTh qui souhaitait faire le point sur les tournants de la terminologie, il nous semblait important de nous tourner vers différents courants qui se sont développés ces dernières années. Nous reviendrons ici sur les fondements de deux disciplines terminologiques, la socioterminologie et la pragmatérminologie. Elles partent toutes deux d'un postulat commun, le rôle central du terme dans toute activité, et ont une visée commune : placer au cœur de leur réflexion les usages réels (par opposition aux usages préconisés). Notre communication vise à évoquer leurs développements, à en décrire les orientations et, ainsi, à prendre la mesure de leurs similitudes et de leurs complémentarités.

Introduction

À l'heure de la dixième conférence TOTh qui souhaitait faire le point sur les tournants de la terminologie, il nous semblait important de nous tourner vers différents courants qui se sont développés ces dernières années. Nous reviendrons ici sur les fondements de deux disciplines terminologiques, la socioterminologie et la pragmatérminologie. Elles partent toutes deux d'un postulat commun, le rôle central du terme dans toute activité, et ont une visée commune : placer au cœur de leur réflexion les usages réels (par opposition aux usages préconisés). Notre communication vise à évoquer leurs développements, à en décrire les orientations et, ainsi, à prendre la mesure de leurs similitudes et de leurs complémentarités.

1. La socioterminologie, fille de la sociolinguistique

C'est tout à la fois en intégrant l'ensemble des concepts de la sociolinguistique pour l'étude des discours spécialisés et en se plaçant dans une position résolument critique par rapport aux présupposés de la terminologie wüstérienne qu'a émergé la socioterminologie. C'est ce qui permettra à François Gaudin de déclarer la socioterminologie «fille de la sociolinguistique» (1990a, 177). Les débuts de la socioterminologie dans les années 1990 s'inscrivent avant tout dans cette position critique à l'égard d'une terminologie qui, tournée vers la traduction et la normalisation, formule le rêve idéaliste d'une langue limpide, figée dans ses usages, au détriment de la description de la réalité des emplois dans la multiplicité des interactions, en bref, une terminologie qui «dicte, puis se lave les mains» pour reprendre le mot de Louis Guespin (1993, 10). Devant des postulats historiquement légitimes mais devenus difficilement recevables, la socioterminologie remet au cœur de ses analyses un certain nombre d'acquis linguistiques et propose des aménagements plus opératoires : les notions ne préexistent pas aux termes dans des systèmes notionnels ; les termes ne sont pas des objets en soi qui fonctionnent hors de toute énonciation ; les domaines ne sont pas des lieux stables et clos qui ferment les termes dans des sens stables et immuables ; les discours, et donc les corpus, sont au cœur du processus méthodologique.

1.1. Une position critique: de la théorie à une opérationnalisation des concepts

La socioterminologie s'est tournée vers les discours spécialisés, objet jusqu'alors très peu pris en compte par les linguistes. Depuis les développements théoriques amorcés par François Gaudin dans sa thèse (1993) et poursuivis ensuite (2003 ; 2005), la socioterminologie s'est frottée aux terrains (Tran 1999 ; Normand 1999 ; Delavigne 2001 ; Gentile 2003 ; Baudouin 2008 ; Parizot 2009). Elle se révèle proche de la terminologie textuelle (Slodzian 1995 ; Bourigault et Slodzian 1999 ; Condamines 2005), voire de la linguistique de corpus (Williams 2005). Ce n'est guère surprenant dans la mesure où son approche est avant tout linguistique, même si toutes les études linguistiques tournées vers les discours spécialisés ne revendiquent pas l'étiquette *socioterminologique* (Dury et Picton 2009 ; Reboul-Touré 2000, par exemple). Loin d'être une théorie constituée, elle ne peut sans doute se qualifier de discipline, tout au plus d'école de pensée, même si elle possède sa norme ISO qui la qualifie « d'approche de la terminologie » et qui la caractérise comme se fondant « sur les caractéristiques sociales, culturelles et linguistiques d'une communauté linguistique pour en étudier les technoclectes et pour assurer leur développement dans le respect de ces caractéristiques » (ISO 2007).

C'est en tout cas une autre manière d'envisager la terminologie.

En effet, la socioterminologie prend en compte au moins deux types de faits jusqu'alors peu considérés, à savoir 1- les conditions de production, de circulation, de réception et d'interprétation des discours ; 2- les variations au sein d'un ensemble de discours et l'usage différencié qui y est fait des termes. C'est ce qui la pousse à s'intéresser notamment aux discours de vulgarisation (Gaudin 2003 ; Delavigne 2003 ; Nicolae 2013 ; Delavigne 2015).

Depuis les débuts de la socioterminologie, l'offre théorique s'est diversifiée et on a pu assister à l'émergence de plusieurs courants qui ont repris à leur compte certains aspects critiques, que ce soit la pragmatérminologie (de Vecchi 2011, l'ontoterminologie (Roche 2005), en passant par la terminologie textuelle (Bourigault et Slodzian 1995), la terminologie communicative (Cabré 1998), la terminologie sociocognitive (Temmerman 2000) et la terminologie culturelle (Diki-Kidiri 2008). La dimension sociolinguistique s'est banalisée et les usages sociaux des termes, l'étude de leur apparition, de leur circulation et de leur implantation sont des dimensions largement consensuelles aujourd'hui.

1.2. Éloge des frontières

Une des spécificités de la socioterminologie tient en son intérêt affirmé pour la circulation des termes. Cette perspective sociolinguistique mène à considérer divers canaux par lesquels passent les termes. Ceux-ci ont en effet une fâcheuse tendance à ne pas rester cantonnés aux milieux qui les ont vu naître – fâcheuse car les études terminologiques se sont focalisées longtemps sur les termes circonscrits dans des domaines, position que l'on retrouve inscrite notamment dans les normes terminologiques qui posent le terme comme une « désignation verbale d'un concept général dans un domaine spécifique » (ISO 1087). Notre objet ici n'est pas ici de revenir sur cette définition, mais d'insister sur le fait que bien des termes ne restent pas cantonnés aux domaines et aux communautés qui les ont vus naître. La notion de *communauté* rapproche étroitement socioterminologie et pragmatérminologie. Elles s'accordent toutes deux sur une définition du terme comme unité de connaissance qui permet de comprendre et d'agir, dont la spécificité est à relier à son statut dans une communauté discursive donnée.

Ce constat de la circulation des termes n'est certes pas nouveau (Jacobi 1986 ; Beacco 2000), Louis Guilbert y faisait déjà référence en son temps (1973), mais cette manifestation s'accroît tout particulièrement aujourd'hui, ce que remarquent ici-même Kendall Vogh et Bruno Courbon (2016). Cette circulation s'effectue à l'intérieur de communautés discursives, mais aussi, et tout particulièrement depuis le développement d'internet, à l'extérieur. Notre monde s'est ouvert.

Or c'est bien souvent aux frontières que les difficultés émergent. Faisons donc, pour reprendre le titre d'un opuscule de Régis Debray (2010), l'éloge des frontières. Cette posture, en permettant de penser des questions de voisinage, de proximité, de contacts, présente l'avantage d'un point de vue méthodologique de repérer les négociations terminologiques à l'œuvre dans ces zones en considérant les variations écrites et orales – diatopiques, diastratiques, diachroniques, génériques, etc. – en fonction des conditions de production, de circulation, de réception et d'interprétation.

Que se passe-t-il lorsque les termes sortent de leur enclave ? La terminologie s'est peu intéressée aux problématiques de la vulgarisation, ce qui n'est pas vrai de la linguistique (Jacobi 1986, Mortureux 1982 et les travaux de l'équipe du Cediscor, 1995, 2000). L'analyse de ces discours à diffusion sociale large mène à reconsidérer certains préceptes terminologiques et à mettre au cœur les pratiques sociales et les structures organisationnelles, institutionnelles...

qui contraignent l'énonciation. Cette position n'a rien d'original : c'est faire après Rastier (2011) l'hypothèse de l'influence du global sur le local.

1.3. Des termes en circulation : un exemple en oncologie

Sans en développer l'analyse, nous évoquerons ici des discours de vulgarisation médicale (pour une présentation, voir Delavigne 2013a; 2015). Comment les termes sont offerts aux patients par les praticiens ? Comment les patients s'en saisissent-ils ? Comment parlent-ils entre eux ?

Sur un corpus de forums médicaux dans lesquels des paroles de patients atteints de cancer et de proches ont été recueillies, on se rend très vite compte que ces discours sont émaillés de terminologie médicale, ce dont témoigne le cotexte suivant :

RH = récepteurs hormonaux négatifs
ki67 : est l'indice de prolifération des cellules cancéreuses
Her2 : c'est une protéine située ds la membrane des cellules ; tu auras 1 injection d herceptine pd qqes mois.¹

mais aussi de vulgarisation :

Marie, un clip axillaire est une petite agrafe métallique utilisée couramment par les chirurgiens, pour stopper un saignement où repérer un endroit précis sur les radiographies.

On voit ainsi tout l'arsenal définitoire déployé au service d'autres patients, avec l'actualisation de différentes relations lexicales et prédicatives, de type hyperonymique «classique» pourrait-on dire pour *clip axillaire* dans l'exemple *supra*, ou d'autre nature comme la fonction dans le cotexte suivant autour du terme *effet secondaire* :

Effets secondaires de la chimiothérapie

Je reprends la chimiothérapie jeudi, dès demain comme apéritif je vais boire un jus de citron pendant quatre jours pour éviter des nausées trop violentes, ce qui facilite la digestion, mon docteur en ontologie² me dit que le citron est très bon, pressé plus eau et le boire chaud

1 Les énoncés récupérés ont été laissés intacts.

2 Nous laisserons le lecteur familier des ontologies savourer cette paronymie *ontologie/ oncologie*...

On repère donc dans ces corpus une forte densité terminologique : les termes y sont présents à foison, et cette terminologie médicale y est reprise, définie, commentée, évaluée, recatégorisée. S'y révèle tout le procès d'adaptation des termes autorisant ainsi une appropriation terminologique : des énoncés définitoires repérables autour des termes, des marques d'intertextualité, exhibées ou non, diverses stratégies discursives qui sont autant de traces d'une vulgarisation spécifique, une vulgarisation « de partage », de patient à patient. Ces formes facilitantes contribuent ainsi à l'élaboration d'une « culture péri-médicale » (Delavigne 2009).

1.4. De l'expérience à l'expertise : la construction de « communautés d'expérience »

Les forums mettent en scène une variété de scripteurs, aux valeurs sociales et culturelles différentes, aux histoires conversationnelles hétérogènes. Mais ce qui se dessine, c'est une communauté d'usagers, communauté discursive poreuse et labile qui se met en place par individuation linguistique³. Ces traces de vulgarisation révèlent en effet une expertise énonciative spécifique (Delavigne 2013a ; à paraître).

Les analyses en sociologie et en anthropologie de la santé montrent l'évolution des formes de savoirs en ce domaine, notamment le rapport entre les savoirs professionnels et les savoirs des patients, que ce soit sous l'impulsion des patients eux-mêmes (Carretier 2013, Carretier *et al.* 2010, Bureau et Hermann-Mesfen 2014), ou sous celle du numérique (Romeyer 2012). Divers mouvements ont contribué à redéfinir la place du patient, faisant du même coup émerger le concept d'expertise profane. Nous ne sommes plus dans une communication descendante de l'expert vers le profane, mais dans une forme particulière de vulgarisation de pair à pair. Le patient n'est d'ailleurs plus un profane, « le profane n'ayant/ de sens qu'en tant que rôle dans une relation sociale d'autorité » (Blondiaux 2008) ; il devient une nouvelle sorte d'expert (Delavigne, 2013b). Ce statut lui est donné par son expérience, qu'il peut partager. En passant de la garantie issue de l'expertise à la garantie provenant de l'expérience, c'est le statut même d'expert qui est à repenser.

3 « L'ensemble des processus par lesquels un groupe social acquiert un certain nombre de particularités de discours qui peuvent permettre de reconnaître, sauf marquage ou simulation, un membre de ce groupe. » (Marcellesi et Gardin 1981 : 231)

1.5. Répondre à des besoins sociaux : la vocation glottonomique de la terminologie

Les forums médicaux deviennent ainsi une ressource terminologique à part entière à la charnière de diverses communautés discursives. Lieux de normaison, s’y repèrent les variations et les réglages de sens, des phénomènes de (dé)régulation et de validation terminologique. En cela, ils se constituent en outil pour les vulgarisateurs et les terminologues (Delavigne 2013a). L’analyse terminologique peut alors répondre à un souci d’utilité sociale.

C’est là une autre des spécificités de la socioterminologie, sa vocation glottonomique, que l’on peut à la suite de Louis Guespin décrire ainsi : obtenir, par la description, une maîtrise suffisante des paramètres de la situation à un moment donné pour en induire des indications pour le futur et viser l’amélioration de la communication. Cette volonté glottopolitique (Guespin 1985) s’est concrétisée dans différentes sphères d’activité (Delavigne, 2001, 2013). «La démarche liée à l’analyse glottopolitique va de pair avec une attitude de conseil» (Gaudin, 2005 : 85), même si celle-ci n’est pas toujours aisée à tenir (Delavigne 2009, 2015). Elle met en tout cas en avant la responsabilité des langagiers.

2. La pragmatérminogie

En contrepoint de la socioterminologie, la pragmatérminologie observe les termes dans des communautés précises : les organisations. Par organisation, on entend un groupe de personnes réuni avec un objectif défini : effectuer une activité. Dans ce vaste groupe, on distinguera plus particulièrement dans nos exemples les entreprises, organisations de production des biens et de services. Un lien formel (contrat) permet de mieux délimiter l’appartenance à cette communauté. La pragmatérminologie se concentre sur la circulation des termes dans ce type de communauté ; ils sont utilisés par des locuteurs dont le discours est légitime parce qu’ils font partie d’un groupe identifié comme expert. Le discours n’est pas «public» mais d’une certaine manière «privé», dans le sens où les unités repérées n’ont pas toutes vocation à circuler à l’extérieur du groupe.

2.1. L’organisation et l’entreprise comme communautés

Une entreprise (cas que nous évoquerons le plus souvent) utilise des désignations qui existent en dehors d’elle, mais aussi celles qu’elle crée pour ses

besoins et pour son activité. Elle peut être amenée à les protéger. La situation n'est pas la même que celle de la production d'une connaissance scientifique où les termes circulent « en liberté ». Par exemple, le point n'est pas de traiter de la terminologie de la mécanique, mais de ce qu'un constructeur automobile fait avec cette terminologie dans son univers, ce qui a des implications culturelles, économiques et managériales. Autrement dit, le terme est pour une communauté de ce type ce qu'elle en fait pour ses besoins ; ce n'est pas une valeur absolue. Le terme est à rapporter à ce qu'il implique dans le groupe, notamment en termes d'action. Le « jargon » est vu non de manière transversale et propre à un métier, mais restreint à ce qu'une entreprise en fait.

La question fondamentale de la pragmatérminologie est alors : quels sont les termes en usage dans cette communauté et qui lui permettent d'effectuer son activité ? Autrement dit, quelles sont les connaissances nécessaires à acquérir, à mobiliser et à actualiser pour pouvoir travailler dans cette communauté ? On le voit, la traduction est ici un problème qui n'est pas à la source de la problématique que nous évoquons.

En conséquence, le changement de perspective qu'opère la démarche pragmatérminologique par rapport à la socioterminologique, dont incontestablement elle s'inspire, tient en la question suivante : comment circulent les termes où sont ancrées les connaissances à acquérir, à mobiliser et à actualiser pour exercer une fonction dans une communauté telle que l'entreprise ? Lorsqu'on occupe un poste précis dans une entreprise, on n'est pas isolé mais dans un continuum de personnes et d'actions qu'impliquent un tant soit peu la connaissance de l'activité des autres. Un responsable de ressources humaines ne limite pas ses connaissances à sa seule fonction de ressources humaines, mais connaît le marketing, le management, la finance, les techniques de négociation, la direction de projet ou le contrôle de gestion, même s'il n'est pas spécialiste de ces secteurs. Se retrouvent dans ce cas à titre d'exemple, parmi tant d'autres, un médecin hospitalier, un pilote de ligne, un enseignant universitaire, etc.

2.2. Une autre approche de la notion de « domaine »

Dès lors se pose le problème de la délimitation du domaine où les termes sont observés. En effet, travailler dans cette communauté implique posséder un ensemble de connaissances qui dépassent celles du domaine d'origine (ressources humaines, médecine, aviation, discipline enseignée). Le domaine de connaissance où les termes trouvent leur valeur n'est plus celui qui est envisagée dans l'ISO 1087 (2000) : « 3.1.2 : domaine : branche spécialisée de

la connaissance» qui précise en note : «Les limites d'un domaine sont définies selon un point de vue particulier lié à l'objectif visé». Le domaine de connaissance est celui de la communauté et de ses sous-groupes et c'est la cohérence de l'activité de ces sous-groupes qui permet à l'ensemble de fonctionner. Nous avons désigné cette communauté comme un domaine d'exploitation (de Vecchi, 2005) dans lequel un ensemble de connaissances interagissent et se juxtaposent. Nous pouvons alors envisager la réponse à la question que nous évoquons plus haut et opposer d'une certaine manière la terminologie d'une discipline qui serait dans le domaine public à celle d'un domaine restreint où les connaissances s'appliquent dans le savoir-faire de la communauté. La terminologie considérée résulte de ce que la communauté l'utilise conceptuellement pour ses activités et non uniquement dans de vastes domaines de connaissance non situés dans une activité ou dans un groupe précis de personnes travaillant ensemble.

2.3. Communauté, domaine et vie des termes

Les organigrammes des entreprises montrent bien que le domaine d'exploitation-communauté est en réalité un ensemble de communautés. C'est dans cet ensemble que les termes circulent et leur traitement suppose des nouvelles questions : 1) Sur quels termes reposent les connaissances de la communauté et sous-communautés ? Ils devront être identifiés et mis en rapport entre eux. 2) Quelle est la forme de ces termes ? Sur le plan perceptuel, il faudra parfois tenir compte de la multimodalité. Les termes peuvent en effet être des expressions verbales écrites et orales, mais pas seulement ; ils peuvent emprunter divers systèmes sémiotiques (de Vecchi, 2013). 3) Comment les termes circulent-ils ? Cela invite à regarder de près quelles sont les communautés internes à l'entreprise qui échangent des messages. Le sens des expressions et des désignations peut être saisi dans l'absolu, mais chaque groupe ou sous-communauté s'en fait écho à sa manière en fonction de son rôle. Par exemple, pour un <projet>, un <objectif> ou un <programme>, chaque sous-groupe voit un aspect de la réalité et agit en conséquence. (cf. la notion de <qualité>, Claveranne *et al.* 2003). Quelle est l'actualité, voire la validité dans le temps des termes dans la mesure où l'évolution du groupe et l'innovation jouent un rôle fondamental. Une technique peut remplacer une autre et chacune apporte son lot terminologique. Des formes néologiques apparaissent dès lors qu'il est nécessaire de désigner une nouvelle réalité (de Vecchi 2015) et dans le même temps, d'autres peuvent devenir obsolètes, les unes comme les autres marquant l'histoire de l'entreprise. 5) Quelles pratiques dis-

cursives et culturelles sont liées aux termes? Les collocations, notamment verbales, sont autant d'indices d'action que d'indices culturels: «chez nous, on fait comme ça».

Les réponses à ces questions montrent que l'expert est membre du groupe avec une position et dans un poste bien précis: il connaît les termes, désignations nécessaires à la communauté; il sait comment les utiliser discursivement et pragmatiquement. Ces expressions sont repérables par divers marqueurs: «Chez nous, on dit...», «Nous, nous appelons ça...», «Nous faisons...», «Chez nous, on fait...», segments discursifs qui apparaissent le plus souvent à l'oral.

Ces termes pourraient presque être observés et suivis par le biais de l'organigramme. Lors d'un projet, par exemple, les idées (cf. la notion de «concept» en marketing⁴) et toutes les parties du projet sont identifiées et finalement désignées. C'est le groupe qui les construit. Entre le nom de code utilisé pour identifier un projet (par exemple Airbus A3XX) et la sortie du produit final auprès du public (Airbus A380), il s'écoule un laps de temps. L'entreprise le «sait» – et souvent les communautés périphériques (fournisseurs, consultants, familles, etc.) – avant le public. Les termes vont souvent de l'intérieur à l'extérieur du groupe. Il ne s'agit pas seulement de noms de marques ou de produits susceptibles être protégés avec des signes ©, TM, ® ou RM; selon les cas, il peut s'agir de noms de projets, projets d'entreprise, prototypes, groupes de travail, fonctions, etc. Nous pensons que les considérer comme des appellations, c'est-à-dire des désignations verbales d'un concept unique (ISO 1087-1 2001: 3.4.2), est un mode d'identification qui risque de laisser de côté tout ce que le terme considéré apporte sur la connaissance de la communauté, de son histoire et de son identité. Autrement dit, ce n'est pas parce que certains termes du domaine d'exploitation qui constituent le parler d'entreprise peuvent être vus comme des appellations que leur valeur terminologique pour la communauté est à écarter (de Vecchi, 2011). En effet, ils font partie du système, système sans lequel la connaissance de la communauté s'effondre.

Un aspect non négligeable de cette circulation des termes dans une entreprise est celui de l'intégration et de la carrière des personnels. Ce sont des

4 Concept [en marketing]. Idée(s) originale(s) servant de base à l'élaboration d'une démarche structurée pour la création d'un produit, d'un service ou d'une campagne de communication notamment. Il débouche le plus souvent sur des versions semi-finalisées (esquisse, projet, prototype dans le cas d'un produit), qui connaîtront des améliorations successives au fur et à mesure de l'avancement de la réflexion. (<http://www.e-marketing.fr/Definitions-Glossaire/Concept-239019.htm>)

termes qu'il faut connaître et intégrer lors de leur entrée dans la communauté. Pour cette raison, la notion de carrière peut être envisagée de manière langagière dans la mesure où quelqu'un qui fait carrière dans une entreprise et, notamment, dans plusieurs postes, a été en contact avec plusieurs terminologies. Celui-ci connaît les expressions, sait les utiliser et peut être témoin de la façon dont les connaissances évoluent, s'actualisent, s'amplifient. Lorsqu'un membre quitte une organisation, il emporte avec lui non seulement ses connaissances et son savoir-faire, mais aussi les formes langagières qui les accompagnaient.

De l'intérieur à l'extérieur de l'entreprise, on peut donc établir des étapes dans les désignations qui deviendront des termes propres à ses connaissances. D'abord les entreprises ont des besoins, comme les avantages concurrentiels ou les innovations. Ensuite peuvent être repérées les conséquences linguistiques de ces besoins (désignations et dénominations qui entrent dans des paradigmes d'expression et apparaissent dans le discours de l'entreprise). La conséquence interne est l'apparition de néologismes et la conséquence externe, l'information du public, suivie – si cela s'avère nécessaire – par une normalisation. Par exemple, entre le projet conjoint d'une prise d'ordinateur « pensée » par sept entreprises (Compaq, DEC, IBM, Intel, Microsoft, NEC et Northern Telecom) en 1994-96 et la normalisation de la « prise USB », tout un chemin a été parcouru. La concurrence fait aussi que différentes manières de concevoir les bandes magnétiques d'enregistrement vidéo sont devenues ce qu'on connaît sous les termes de *VHS*, *Betamax* ou *VCC* et dont seulement le premier a su s'imposer industriellement à un moment et, par suite, devenir une norme pour tous les fabricants.

Les désignations commerciales des sièges dans les avions de l'aviation commerciale constituent un bon exemple de ce qui est « normalisé » à l'extérieur de l'entreprise et de ce qui est désigné en interne. Un <siège> d'avion répond à des certifications qui font que l'expression « siège » est en soi dépourvue de sens, mais qu'elle s'insère dans un paradigme de formes de plus en plus hyponymiques qui répondent aux exigences du constructeur, puis de l'entreprise. En revanche, les désignations commerciales de l'entreprise viennent se greffer et complètent les paradigmes de désignation. Un siège de cabine économique répond à des nécessités du fabricant pour être certifié et être installé à bord d'un avion. Le nom, notamment commercial, donné par la compagnie aérienne, s'applique au même objet, mais est issu d'un tout autre processus : celui de la stratégie commerciale de l'entreprise. Air France distingue en 2016 les termes suivants : « siège standard », « siège Duo », « siège Plus » et

«siège à l'avant de la cabine», désignations des propositions commerciales. Celles-ci s'opposent à celles d'autres compagnies et il est nécessaire de les connaître pour y travailler. Comme on l'évoquait plus haut, divers groupes ont des visions différentes d'une même réalité; un personnel technique et un personnel commercial voient dans «siège» des caractéristiques filtrées par la pertinence de leur connaissance et leur savoir-faire.

Les termes ainsi identifiés dans un parler d'entreprise vont être analysés en pragmateterminologie selon différents périmètres d'action dans les entreprises et organisations. Le rôle de la pragmateterminologie est certainement celui d'un accompagnement, que ce soit pour les ressources humaines en gestion des connaissances, intégration, formation et évaluation, pour le marketing dans la création de désignations ou de comparaison (*benchmarking*), pour la communication interne et externe dans le choix des expressions qui vont désigner le réel et aussi dans les fusions de communautés ou entreprises (de Vecchi, 2012) et pour les négociations (salariales, contractuelles, branche, etc.), lieux où les accords et désaccords sur le sémantisme des termes sont particulièrement prégnants et chargés d'enjeux.

Conclusion

Au terme de ce parcours, on voit que les points d'accord entre socioterminologie et pragmateterminologie sont bien plus nombreux que les points de divergence. Pour la socioterminologie comme pour la pragmateterminologie, la notion de communauté est centrale et les usages des termes et leur circulation au cœur de leur réflexion et de leur arsenal théorique. Si elles se rejoignent toutes deux sur une visée applicative, ce que met en évidence le formant *pragma-*, c'est l'accent mis sur ce qu'une organisation *fait* avec une terminologie dans un domaine d'exploitation donné, constitué d'ensembles de communautés. La pragmateterminologie se retrouve par conséquent aux prises avec des enjeux économiques, ce qui mène parfois les commanditaires à ne pas souhaiter divulguer leurs termes. Les destinataires des résultats des analyses et des observations de la socioterminologie et de la pragmateterminologie sont des communautés aux nécessités et parfois aux exigences spécifiques. Somme toute, bien plus que les positions théoriques et les méthodes, ce sont sans doute leurs terrains d'action qui les distinguent.

Références

- Baudouin, Nathalie. 2008. *Problèmes d'ergonomie linguistique en traitement d'image: une approche socioterminologique*, Thèse de doctorat. Université de Rouen.
- Beacco Jean-Claude. 2000. «Écritures de la science dans les médias», *Les Carnets du Cediscor* n°6: 15-24.
- Beacco, Jean-Claude & Moirand, Sophie (dir.). 1995, *Les enjeux des discours spécialisés. Les carnets du Cediscor 3*, Paris: Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- Blondiaux, Loïc. 2008. «Le profane comme concept et comme fiction politique», 37-51. In *Le Profane en politique. Compétences et engagements du citoyen*. Thomas Fromentin, Stéphanie Wojcik (dir.). Paris: L'Harmattan.
- Bourigault, Didier & Slodzian, Monique. 1999. «Pour une terminologie textuelle». *Terminologies Nouvelles*, 19 (Actes de la 3^e conférence "Terminologie et Intelligence Artificielle" (TIA'99): Nantes, les 10 et 11 mai 1999.), 29–32. En ligne: http://www.termisti.org/rifal/PDF/tn19/tn19_Bourigaut%20et%20Slodzian.pdf
- Cabré, Maria Teresa. 1998. *La terminologie. Théorie, méthode et applications*,. Presses de l'Université d'Ottawa et Armand Colin.
- Carretier, Julien. 2013. *Qualité de l'information des patients atteints de cancer et prise en compte du savoir profane: de la théorie à la pratique*. Thèse de doctorat, Université Claude Bernard-Lyon 1.
- Carretier, Julien, Delavigne, Valérie & Fervers, Béatrice. 2010. «Du langage expert au langage patient: vers une prise en compte des préférences des patients dans la démarche informationnelle entre les professionnels de santé et les patients». *Sciences-Croisées* 6. En ligne: <http://pagespersoorange.fr/sciences.croisees>
- Claveranne, Jean-Pierre *et al.* 2003. «Perceptions de la qualité chez les professionnels des établissements de santé», *Gestions hospitalières* 428, 537-546.
- Condamines, Anne. 2005. «Linguistique de corpus et terminologie». *Langages* 157(1), 36–47.
- Cusin-Berche, Fabienne (dir.), 2000. *Rencontres discursives entre sciences et politique dans les médias. Les carnets de Cediscor 6*, Paris: Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- Debray, Régis. 2010. *Éloge des frontières*, Paris: Gallimard.
- Delavigne, Valérie. 2003. «Quand le terme entre en vulgarisation». In *Terminologie et Intelligence artificielle*. 80-91. Strasbourg, France.

- Delavigne, Valérie. 2005. «Les mots de l'autre : approche contrastive de discours de vulgarisation». In *Didactique du lexique : langue, cognition, discours*, Grossmann Francis, Paveau Marie-Anne & Petit Gérard (dir.), 189-213. Grenoble : Ellug.
- Delavigne, Valérie. 2009. «Le sens du partage. Construire le sens dans des brochures d'information pour les patients atteints de cancer». *Actes du 13e colloque de l'ARCo, Association pour la Recherche Cognitive, Interprétation et problématique du sens*, Rouen : 9-11 novembre 2009, 7-17.
- Delavigne, Valérie. 2013a. «Les forums médicaux, Une ressource pour la lexicographie?». *Texte et Corpus 5 (Actes des Journées de Linguistique de Corpus 2013)*. En ligne : http://www.licorn-ubs.com/jlc7/ACTES/Delavigne_JLC13.pdf.
- Delavigne, Valérie. 2013b. «Quand le patient devient expert : usages des termes dans les forums médicaux», *Actes des dixièmes rencontres « Terminologie et Intelligence artificielle, TIA 2013 », Paris, 28-30 octobre 2013* : 163-169. En ligne : https://lipn.univ-paris13.fr/tia2013/Conference_Proceedings.html.
- Delavigne, Valérie. 2015. «Quand le linguiste devient acteur : vulgarisation médicale et prescription linguistique». In *Cultures de recherche en linguistique appliquée*, Francis Carton et al. (dir.) : 77-95. Paris : Riveneuve éditions.
- Diki-Kidiri, Marcel (dir.). 2008. *Le vocabulaire scientifique dans les langues africaines. Pour une approche culturelle de la terminologie*. Paris : Karthala.
- Dury, Pascaline & Picton, Aurélie. 2009. «Terminologie et diachronie : vers une réconciliation théorique et méthodologique?». *Revue Française de Linguistique Appliquée XIV(2)* : 31-41. En ligne www.cairn.info/revue-francaise-de-linguistique-appliquee-2009-2-page-31.htm.
- Gambier, Yves. 1994/1995. «Implications méthodologiques de la socio-terminologie». *Terminologie et linguistique de spécialité. ALFA 7/8* : 99-115.
- Gaudin, François. 1993. *Pour une socioterminologie : des problèmes sémantiques aux pratiques institutionnelles*. Publications de l'Université de Rouen.
- Gaudin, François. 2003. *Socioterminologie : une approche sociolinguistique de la terminologie*. Bruxelles : De Boeck Duculot.
- Gaudin, François. 2005. La socioterminologie. *Langages 157(1)* : 81-93.
- Gentile, Ana Maria. 2003. Les gallicismes dans le discours de la psychanalyse en langue espagnole : essai de description socioterminologique,

- Cuadernos de Lenguas Modernas*, Universidad Nacional de La Plata 4: 109-155.
- Guespin, Louis. 1993. «Avant-propos». In *Pour une socioterminologie*, Gaudin François, 9-10. Rouen: Publications de l'université de Rouen.
- Guespin, Louis. 1985. «Matériaux pour une glottopolitique». *Cahiers de Linguistique Sociale* 7: 13-32.
- Gilbert, Pierre. 1973. Remarques sur la diffusion des mots scientifiques et techniques dans le lexique commun. *Langue française* 17: 31-43.
- ISO, 2000, *Travaux terminologiques. Vocabulaire. Partie I: Théorie et application*. ISO 1087, AFNOR.
- ISO. 2007. *Lignes directrices pratiques pour la socioterminologie. Rapport technique ISO/TR 22134*, AFNOR.
- Jacobi, Daniel. 1986. *Diffusion et vulgarisation. Itinéraires du texte scientifique*. Paris: Les Belles Lettres.
- Marcellesi, Jean-Baptiste & Gardin, Bernard. 1981/1974. *Introduction à la sociolinguistique, la linguistique sociale*. Paris: Larousse.
- Mortureux, Marie-Françoise. 1982. «Paraphrase et métalangage dans le dialogue de vulgarisation.» *Langue Française* 53 (1): 48-61.
- Nicolae, Cristina. 2013. *Qu'est-ce qu'une planète? Sens et référence dans les discours scientifiques et de vulgarisation scientifique*. Thèse de doctorat, Université de Rouen.
- Normand, Sylvie. 1999. *Analyse sémantique d'un discours professionnel. Les mots de la dégustation du champagne*, Thèse de Doctorat, Université de Rouen, 347 p.
- Parizot, Anne. 2009. «Terminologie des métiers commerciaux: une approche socioterminologique peut-elle conduire à un système de concepts?». *Actes des rencontres «Terminologie et Intelligence artificielle, TIA 2009»*. En ligne: <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00552140>
- Quéré, Louis. 2003. «Le public comme forme et comme modalité d'expérience». In *Les Sens du public. Publics politiques, publics médiatiques*. Cefaï, Daniel & Pasquier, Dominique (dir.). 113-114. Paris: Presses Universitaires de France.
- Reboul-Touré, Sandrine. 2000. «Le transgénique et le citoyen dans la presse écrite». *Les Carnets du Cediscor* 6: 99-111.
- Roche, Christophe. 2005. «Terminologie et ontologie». *Langages* 157: 48-62.
- Romeyer, Hélène. «TIC et santé: entre information médicale et information de santé». *Tic & société* 2 (1). En ligne. <http://ticetsociete.revues.org/365>
- Slodzian, Monique. 1995. «Comment revisiter la doctrine terminologique aujourd'hui?». *La Banque Des Mots* 7: 11-18.

- Temmerman, Rita. 2000. « Une théorie réaliste de la terminologie : le sociocognitivism ». *Terminologies nouvelles* 21 : 58-64.
- Tran, D. T. 1999. *La terminologie médicale vietnamienne*, Thèse de Doctorat, Université de Rouen, 2 vol., 562 p.
- de Vecchi, Dardo. 2013. “Perceptual Cognitive Systems of Knowledge Representation and Communication in Organisations : the New Frontiers of Terminology”. In *Verbal and Nonverbal Representation in Terminology. Actes de la Journée d'étude TOTh 2013 (Copenhague, 8 novembre 2013)*. Susanne Lervad, Peder Flemestad & Lotte Weilgaard (dir.), 51-63. Chambéry : Condillac.
- de Vecchi, Dardo. 2012. « What do “They” Mean by That? The (Hidden) Role of Language in a Merger », in *LSP Journal*, Vol.3, 2. En ligne : <http://lsp.cbs.dk>, ISSN: 1904-4135
- de Vecchi, Dardo. 2011. *Pragmatérminologie. Éléments pour la gestion des réseaux conceptuels des organisations*. Habilitation à diriger des recherches, Université Paris 7 Diderot-EILA
- de Vecchi, Dardo. 2005. « La terminologie dans la communication de l'entreprise, approche pragmatérminologique ». *Cahiers du CIEL*, 71-83. Université Paris 7 Diderot-EILA.
- Vogh, Kendall & Courbon, Bruno. 2016. “Notions de génétique dans le discours en ligne de diabétiques”, In *TOTh International Conference*, 83-104. Chambéry : Condillac.
- Williams, Geoffrey. (dir.). 2005. *La linguistique de corpus*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

Mots-clefs

socioterminologie, pragmatérminologie, méthodologie terminologique, entreprise, organisation, communauté d'activité